

BORDEAUX, MÉTROPOLE DES DÉVOTIONS TRIDENTINES

Philippe Loupès*

Le sujet pourrait paraître paradoxal, dans la mesure où Bordeaux, premier port de France à la fin de l'Ancien Régime, est perçue traditionnelle comme la cité des négociants et la ville de l'urbanisme des Lumières. Dans le domaine religieux, Bordeaux n'a pas la réputation de Lyon et, à côté de plusieurs bienheureux tardifs, elle doit se contenter d'une seule sainte, sainte Jeanne de Lestonnac, la propre nièce de Montaigne.

Pourtant, les conditions sont très favorables : dans le cadre d'un encadrement religieux serré, en s'appuyant sur la très forte charge sacrale du lieu, le très borroméen cardinal François de Sourdis (1600-1628) lance les bataillons de choc de l'Eglise militante : les éléments les plus dynamiques du clergé regroupés dans l'AA, et les milieux dévots de la noblesse parlementaire.

En un jaillissement, s'épanouissent alors une multitude de dévotions sensibles qui s'entrecroisent, se complètent se relaient, et dont on peut dresser une typologie : dévotion christique recentrée d'essence béruillienne, culte marial triomphant dans tout le royaume, culte des saints, "les amis de Dieu".

A côté des dévotions privées très réelles mais difficiles à saisir, prédominant, dans le cadre d'un catholicisme triomphaliste et extériorisé, les grandes manifestations rassemblant l'ensemble du peuple de Dieu : processions tout au long du calendrier liturgique, exceptionnelles fêtes de canonisation, jubilés et pèlerinages, en particulier celui de Notre-Dame de Verdélais.

Dans le domaine des dévotions, Bordeaux joue donc un double rôle, directeur et pionnier. Ce rôle est exercé, non seulement dans le diocèse avec le relais des petites villes, mais dans l'ensemble de l'Aquitaine, et ce, sur la longue durée de l'Ancien Régime, XVIII^e siècle compris.

A la suite du concile de Trente (1545–1563), L'Eglise a développé un catholicisme, tout à la fois conquérant, normatif, jubilatoire et doloriste, propice à l'essor de dévotions typées. Du latin *devotio* (dévouement à Dieu, zèle pour la religion), les dévotions peuvent être définies comme les pratiques religieuses qui, par zèle, s'ajoutent aux pratiques de base. Avec le maître de la vie dévote, saint François de Sales (1567–1622) et

* Professeur émérite de l'Université Bordeaux 3 - Michel de Montaigne. Vice-président du jury de l'agrégation d'histoire et directeur de l'Ecole doctorale Histoire-Géographie de l'Université de Bordeaux III; Thèmes de recherche: histoire religieuse (chapitres, dévotions, patronato en Espagne, Church of Ireland); musicologie: les psallettes; histoire urbaine. Dernier livre publié: L'apogée du catholicisme bordelais, 1600-1789, Bordeaux, Mollat.

son *Introduction à la vie dévote* (1609), la France devient la terre d'élection pour ce genre de pratiques.

Le sujet pourrait paraître paradoxal, dans la mesure où Bordeaux, premier port de France¹ à la fin de l'Ancien Régime, est perçue traditionnellement comme la cité des négociants et la ville de l'urbanisme des Lumières, illustrée par le grand intendant Tourny et les architectes Gabriel et Louis². Dans le domaine religieux, Bordeaux n'a pas la réputation de Lyon, siège de la primatie des Gaules, traditionnellement considérée comme la capitale religieuse de la France. À côté de plusieurs bienheureux tardifs, Bordeaux doit se contenter d'une seule sainte, sainte Jeanne de Lestonnac, la propre nièce de Montaigne, une sainte de première grandeur, il est vrai, fondatrice d'une congrégation enseignante toujours aux dimensions du monde.

En un temps très limité, notre propos n'est pas une étude exhaustive des dévotions dans le cadre d'une cité, mais plutôt l'analyse du rapport entre l'esprit de dévotion et une très grande ville d'Ancien Régime, une ville qui atteint 110 000 habitants en 1790. De quelle manière Bordeaux s'est-elle affirmée comme une référence en ce domaine? Comment la capitale de la Guyenne est-elle devenue une métropole des dévotions³? De quelle manière, a-t-elle dominé son diocèse et l'ensemble de l'Aquitaine?

Des conditions très favorables

À partir de 1600, les conditions deviennent très favorables. Après les terribles guerres de Religion qui n'ont pas épargné la Guyenne, l'année 1598 apporte la paix : paix extérieure avec l'Espagne par le traité de Vervins, paix intérieure avec l'Édit de Nantes.

À Bordeaux, en 1600, François de Sourdis entre en lice. L'expression n'est pas fortuite, il y a du militaire chez ce grand archevêque. Le jeune ambitieux qui, à Rome, a fréquenté l'Oratoire, le cardinal Bellarmin et Frédéric Borromée, neveu de saint Charles, s'est converti. Par faveur familiale, il est nommé au siège de Bordeaux en 1599. En 1600, pour son entrée dans la cité épiscopale frappée par la peste, il renonce à la solennelle et désuète cérémonie traditionnelle et opte à dessein pour une procession du Saint Sacrement. C'est le choc de 1600, la découverte de "sa Jérusalem céleste au milieu des ruines", selon l'expression de son secrétaire Bertheau. Le diocèse est complètement ruiné, surtout dans sa partie septentrionale proche des foyers protestants.

Aussitôt, il reprend les choses en main et déploie une prodigieuse activité, multipliant les visites pastorales personnelles, contrôlant le clergé par la mise en place des congrégations, développant une activité normative qui culminera dans le grand concile provincial de Bordeaux de 1624.

Pour ce faire, il peut s'appuyer sur le très fort encadrement religieux de son diocèse. Si, en pourcentage, la présence cléricale est relativement médiocre (2 à 3 %), en revanche, en chiffres bruts et du point de vue qualitatif, l'empreinte est forte et s'exprime

1 Butel, Paul, *La croissance bordelaise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Lille, 1973, 2 t.

2 Taillard, Christian, *Bordeaux classique*, Toulouse, Éché, 1987.

3 Loupès, Philippe, *L'apogée du catholicisme bordelais, 1600-1789*, Bordeaux, Mollat, 2001, 341 p.

me en termes de visibilité. La ville ne compte qu'une quinzaine de paroisses, mais elle possède deux prestigieux chapitres (le chapitre cathédral et métropolitain Saint-André et l'insigne chapitre collégial Saint-Seurin) et surtout un grand nombre de communautés religieuses. Sourdis soutient activement le grand mouvement des fondations, caractéristique des débuts de la Réforme catholique ; il s'implique personnellement dans l'établissement des deux carmels (1610 et 1620) et surtout dans la construction de la chartrreuse. Il appuie efficacement les jésuites qui fondent à Bordeaux une maison professe, un noviciat et qui dirigent le prestigieux collège de la Madeleine, l'établissement modèle que l'on montre aux visiteurs illustres. En 1610, les jésuites sont au nombre de 107 à Toulouse, 93 à Lyon, 42 à Paris, 124 à Bordeaux!

A la mort de Sourdis, en 1628, Bordeaux abrite vingt établissements religieux. Un des proches de l'archevêque nous dit qu'il avait "une telle affection pour les réguliers qu'il auroit voulu en remplir la ville". En 1700, on comptera plus de cinq cents religieux, avec des communautés fournies : quatre-vingts chez les jésuites, une cinquantaine chez les capucins, les cordeliers, les récollets, une quarantaine chez les grands carmes, les dominicains, les augustins. Ces maisons sont des centres de formation, avec couvents d'études et noviciats peuplés d'étudiants. Bordeaux est le grand pôle de formation du Sud-Ouest, une capitale du monde monastique, un lieu de résidence des supérieurs majeurs. La vitalité du recrutement s'exprime par la continuité et la diversité sociale, avec cependant une surreprésentation des élites, même chez un ordre pauvre comme les capucins. Ces communautés nouvelles s'installent surtout dans les faubourgs, riches en espaces, tout particulièrement le faubourg Sainte-Eulalie.

Les chapelles conventuelles jouent un grand rôle dans l'essor des dévotions, surtout les dévotions sensibles. A la différence de la plupart des églises paroissiales aux fabriques impécunieuses, les sanctuaires des réguliers attirent les fidèles par la beauté des bâtiments modernes, le bon ordre, la décoration soignée, la liturgie élaborée.

Quant aux communautés féminines, elles regroupent environ trois cents religieuses, la plus peuplée étant la Compagnie de Notre Dame, fondée par Jeanne de Lestonnac, qui compte 64 religieuses vers 1730. Plusieurs couvents féminins deviennent des pôles de spiritualité, comme les deux Carmels ou l'Annonciade, illustrée par la visionnaire Anne Dariet, ou des foyers de dévotions sensibles, telle la Visitation, avec le culte du Sacré-Coeur.

Dans son entreprise d'acculturation religieuse en profondeur et de promotion des dévotions, le cardinal de Sourdis peut s'appuyer sur la très forte charge sacrale de la ville : quartiers et îlots contrôlés par les communautés monastiques et conventuelles, espace sacré des nombreux cimetières (avec en particulier le très célèbre cimetière paléochrétien de Saint-Seurin), patrimoine des précieuses⁴ reliques. La remarquable concentration des reliques depuis le Haut-Moyen-Age, fait de Bordeaux un pôle majeur de sacralité. A la différence de la plupart des villes d'Aquitaine, Bordeaux a été épargnée par les assauts iconoclastes des réformés. Le patrimoine est donc intact et la concentration bordelaise contraste avec la dilution de la charge sacrale dans le plat-pays. On peut véritablement parler de patrimoine ; au XVIII^e siècle, dans une déclaration de revenus, le chapitre Saint-Seurin ne place-t-il pas en tête de ses biens ses chères reliques? Il est vrai

⁴ Richeome, le P. Louis, *Discours des saintes reliques*, Paris, L. Sonnius, 1605, 61 p.

que les Bordelais ont toujours aimé les reliques, même Montaigne qui les avait révérees avec dévotion, tant à Rome qu'à Lorette. En 1605, le jésuite bordelais Louis Richeome publie son *Discours des saintes reliques*

À Bordeaux, le patrimoine est de taille, concentré qu'il est à la cathédrale Saint-André, à la collégiale Saint-Seurin et à Sainte-Eulalie. Il ne cesse de s'accroître, même encore au XVIII^e siècle, avec les apports de catacombes et le procédé de la fragmentation qui amène églises et compagnies religieuses de tout le royaume à se céder des "onces" de reliques. Dans le dessein d'écarter toute superstition, Sourdis utilise le culte des reliques comme vecteur d'indulgences, occasion de prédication et d'édification.

En s'appuyant sur la très forte charge sacrale du lieu et sur le fort encadrement religieux, le très borroméen cardinal François de Sourdis lance les bataillons de choc de l'Église militante : les réguliers des congrégations tridentines, les éléments les plus dynamiques et les plus zélés du clergé séculier, regroupés dans l'AA (l'Association des Amis) et les milieux dévots de la noblesse parlementaire.

Souvent guidés par les réguliers, les laïcs jouent un rôle essentiel dans le développement des dévotions. Les dévots se regroupent à l'ombre des ordres réguliers, surtout dans les tiers-ordres : tiers-ordre de saint François chez les cordeliers, le plus connu, tiers-ordre carme, mixte, chez les grands-carêmes avec le P. Pannetier dont la cause de béatification est introduite, tiers-ordre de la compagnie de Jésus, orienté vers la visite des hôpitaux et des prisons. La société bordelaise est touchée à tous les niveaux : haute noblesse avec les Lur Saluces et les Epernon qui font de leur ville de Cadillac, à l'ombre de leur magnifique château, un pôle religieux du Bordelais, mais surtout noblesse parlementaire qui bénéficie d'une assise foncière très solide.

Ces parlementaires zélés pour la cause de Dieu, ce sont les Pontac, les Gascq, les Gourgue, les Lerberthon, les d'Aulède, toutes familles en général apparentées et alliées au sein de réseaux dévots. On a le sentiment que ces familles parlementaires font de la Réforme catholique leur affaire personnelle ; elles s'y investissent d'ailleurs sur la longue durée, pas seulement au début du XVII^e siècle, comme on l'avait longtemps cru⁵. Tout au long de l'Ancien Régime, ces prolifiques lignées touchées par l'appel de Dieu continuent de donner leurs enfants aux autels et aux cloîtres. Par exemple, le premier président Jean-Baptiste Le Comte qui se marie par deux fois dans la très catholique famille des Pontac a huit enfants ; sur quatre filles, trois entrent en religion. Le conseiller Savignac, qui a laissé un passionnant *Mémorial* (1708–1720)⁶, est le type même du dévot réfléchi qui rebaptise la vieille salle d'armes conduisant à sa chapelle, salle du Saint Sacrement. Chez les parlementaires, les trois-quarts des tableaux sont à thèmes religieux : surtout le Christ en croix, suivi par les thèmes doloristes que sont la Madeleine, le reniement de saint Pierre, saint Jérôme...⁷ La norme est de trois à quatre tableaux religieux par chambre. Quant aux tapisseries, elles sont essentiellement à thèmes bibliques.

5 Loupès, Philippe et Suire, Eric, *Idéal religieux ou conformisme social ? La noblesse française et la Réforme catholique, La noblesse de la fin du XVI^e au début du XX^e siècle. Un modèle social ?*, Anglet, Atlantica, 2002, p.347-367.

6 Le Mao, Caroline, *Chronique du Bordelais au crépuscule du Grand Siècle : le Mémorial de Savignac*, Bordeaux, PUB, 2004, 652 p.

7 Voir Favreau, Marc, *La curiosité et le mécénat à Bordeaux au grand Siècle (1598-1715)*, thèse Univ. Bordeaux 3, 1994.

Même si elle n'est pas en première ligne, la bourgeoisie s'engage aussi : robins évoluant autour du palais de l'Ombrière, marchands, artisans, c'est-à-dire les élites "moyennes" des vieilles paroisses bordelaises du centre. Cette petite bourgeoisie assure le fonctionnement des fabriques et fournit l'essentiel des vocations diocésaines. Quant au petit peuple, plus difficile à cerner, il ne reste pas pour autant à l'écart.

Au total, Bordeaux fait bien partie de "l'Europe des dévots", si bien analysée pour Louis Châtellier.

Typologie des dévotions

La typologie des dévotions n'a rien de spécifiquement bordelais, elle s'inscrit naturellement dans un schéma européen bien connu. C'est un impressionnant jaillissement de dévotions diverses qui s'entrecroisent, se complètent, se relaient. A cet égard, le culte de la sainte Famille est peut-être le meilleur exemple de "noeud" de dévotions. Pour simplifier, on peut distinguer dévotions christiques, dévotions mariales et culte des saints.

En ce début de XVII^e siècle, les dévotions christiques sont nourries de la réflexion du cardinal de Bérulle (1575-1629) exprimée dans un ouvrage majeur, *Les Discours sur l'état et les grandeurs de Jésus*. A Bordeaux, le bérullisme pénètre par les deux carmels et par le milieu parlementaire, lié au chef du "parti dévot". Dans la spiritualité bérullienne, très christocentrique, tous les moments de la vie du Christ, tous ces "états" pour parler le langage bérullien, sont à méditer : sa Passion vue dans la Croix, dévotion ancienne qui perdure, mais aussi l'Enfance, la Sainte Famille, le Sacré-Coeur, qui sont des dévotions plus récentes.

L'Enfance du Christ, qui est le comble de l'humilité et de l'anéantissement, retient tout particulièrement l'attention des religieuses et des dévots. A Bordeaux même, c'est au couvent des grands carmes que le culte de l'Enfant Jésus connaît sa plus belle expression jusqu'à la Révolution. Une chapelle lui est spécialement consacrée et, tous les 25 du mois, y sont récitées les Litanies de l'Enfant Jésus. Cette dévotion, qui exalte les vertus d'obéissance, d'humilité, d'innocence et de pureté, connaît aussi un franc succès chez les carmélites, les ursulines, les visitandines. Quant au culte du Sacré-Coeur, vivifié par les apparitions de Paray-le-Monial, il fleurit en toute logique au couvent des visitandines, situé sur les fossés de l'Hôtel-de-Ville, avec les Mères supérieures issues du milieu parlementaire, comme Marie-Agnès de Montesquieu. La petite chapelle dédiée au Sacré-Coeur, bénie en 1693, est souvent trop petite pour accueillir tous les dévots. Tandis que les religieuses se mettent à peindre des coeurs et des couronnes d'épines avec du sang, les crieurs de rues diffusent le livre du Coeur de Jésus.

Lié au culte du Sacré-Coeur, celui du Saint Sacrement est encore plus central. Il est évidemment antérieur à l'époque tridentine, mais le concile de Trente, qui a vigoureusement réaffirmé la doctrine scolastique de l'Eucharistie (c'est-à-dire la transsubstantiation) lui assure sa vraie place, la première. A Bordeaux la dévotion très structurée

s'exprime dans le cadre de confréries et au cours de cérémonies diverses : oraisons des quarante heures, adorations perpétuelles, saluts hebdomadaires du jeudi dans toutes les paroisses.

Etroitement liées aux dévotions christiques, les dévotions mariales connaissent aussi une belle vitalité, même au siècle dit des Lumières, et l'invocation "Jésus et Marie" devient très courante. Il est vrai que Marie est le plus sûr chemin pour accéder à Jésus, au dire de Bérulle. Le culte marial est présenté comme un "pôle d'excellence" de la capitale de la Guyenne. Dans son *Traité des dévotions et miracles de Notre-Dame en l'église Saint-André de Bordeaux*, paru en 1630, Gilbert Grymaud, le chanoine et théologal du chapitre Saint-André, se fait le chantre du culte de la Vierge. Il se plaît à rappeler toutes les manifestations anciennes de la dévotion bordelaise à Marie. A ses yeux, le zèle marial des Bordelais est "comme héréditaire". Bordeaux, affirme-t-il, a été choisie par la Vierge "pour estre bien-heurée des faveurs de cette belle dévotion". C'est en 1628, dans le contexte très tendu du siège de La Rochelle et d'une épidémie de peste, que Notre Dame manifeste de façon éloquente sa tendresse à l'égard des Bordelais : une ancienne statue de la Vierge, réinstallée dans la cathédrale fait des miracles et suscite un ample mouvement de dévotion populaire, appuyé par la jurade.

La plupart des congrégations s'investissent dans le culte marial, mais tout particulièrement les carmélites, les visitandines, les dominicains, les franciscains, les carmes, les jésuites. Dans la dévotion à Marie, les parlementaires jouent évidemment un rôle essentiel, amplifié par le modèle nobiliaire ; mais, en fait, tous les niveaux sociaux sont concernés. Les humbles participent aussi ardemment et reçoivent des grâces, telle cette servante des demoiselles de Malavergnie, qui vivaient avec leurs frères en une communauté de dévotion : la domestique, frappée d'un grand cathare en forme d'apoplexie, avait perdu la parole et se mourait. Ses maîtresses font dire une messe à Notre Dame et la malade recouvre aussitôt la parole.

Dans toutes les chapelles nouvelles, Marie est "déclinée" avec une pieuse imagination : elle est vénérée dans tous ses mystères, l'Assomption surtout. Contrairement au schéma historique traditionnel, la dévotion mariale ne s'effondre pas au XVIII^e siècle. A la cathédrale Saint-André, l'encombrement occasionné par le dépôt d'ex-voto très divers, surtout en forme de parties corporelles, est si grand autour de Notre-Dame-de-la-Nef, que le chapitre doit procéder à un tri en 1715. Autre preuve quantitative, le registre épiscopal contrôlant le droit de banc et de sépulture pour l'ensemble du diocèse nous permet de connaître les préférences des élites sociales pour plus d'une centaine de paroisses. Pour le choix de sépulture, deux critères dominant, pratiquement à égalité : la proximité du chœur et la dévotion à Marie. On demande fréquemment d'être vis-à-vis de l'autel de Notre Dame ou près de la statue de la Vierge.

Au total, la force et la diversité des formes du culte marial en Bordelais sont impressionnantes, tant au XVIII^e siècle qu'à l'époque classique. "Doit-on honorer la Sainte Vierge plus que les autres saints" ? demande le catéchisme du diocèse de Bordeaux. Réponse : "Oui, on doit honorer la Sainte Vierge plus que les autres saints, parce qu'elle est la Mère de Dieu et la Reine des Anges et des Saints".

Ces derniers ne sont pas pour autant oubliés. Ne sont-ils pas les “Amis de Dieu”, des acteurs essentiels de l’Eglise triomphante? Le concile de Trente n’ a-t-il pas réaffirmé l’inappréciable valeur de ce *thesaurus Ecclesiae*?

Les saints favoris des Bordelais sont les saints évangélisateurs, les saints thérapeutes et enfin les saints aux dimensions de l’Eglise universelle. Les évangélisateurs, ce sont saint Seurin, saint Amand, saint Martial. Les thérapeutes sont les très classiques saint Roch et saint Sébastien, auxquels s’ajoutent des saints “locaux”, tels saint Clair ou saint Momolin. A l’église paroissiale Saint-Eulalie-de-Bordeaux, saint Clair, évêque et martyr, est traditionnellement invoqué pour les maladies des yeux, en raison d’une assimilation évidente. La veille de sa fête, nous conte le chroniqueur Gauffreteau, “il y arrive une si grande affluence du peuple, de toutes parts, voire de dix lieues, que c’est merveille”. Le clergé de Sainte-Eulalie, curé et bénéficiers, est moins enthousiaste. Il manifeste des réserves face aux prédications nocturnes et aux veillées, au cours desquelles des facétieux cousent entre eux les vêtements des fidèles assoupis et se livrent à des actes que la morale réproouve. A l’abbaye Sainte-Croix-de-Bordeaux, on invoque saint Momolin pour les maladies mentales : durant tout l’octave de saint Momolin, début août, l’abbaye connaît une intense activité. Pendant neuf jours et neuf nuits, les fous furieux sont enchaînés à proximité du tombeau du saint et jeûnent au pain et à l’eau, tandis que des prières sont récitées et des hymnes chantés à la gloire de saint Momolin. Quant aux personnes atteintes de simples migraines, elles doivent passer la tête dans le sarcophage du saint. En bref, authentique dévotion, curiosité, modanités se mêlent pour le plus grand succès de cette fête religieuse qui se maintient jusqu’à la fin de l’Ancien Régime.

Les saints demeurent donc l’objet d’une vive sollicitude, comme l’attestent par ailleurs les testaments. Dans le diocèse de Bordeaux, sous le règne de Louis XIV, la moitié des confréries demeurent sous l’invocation d’un saint.

Si l’on tente un bilan des dévotions bordelaises, on ne peut que conclure à la force de l’empreinte tridentine. En conformité avec l’esprit des pères conciliaires, les archevêques réformateurs centrent bien sur l’Essentiel. Mais les saints de la Cour céleste, si sollicités au Moyen-Age, si critiqués par la Réforme en raison des excès, ne sont pas pour autant oubliés. Ils reculent sensiblement dans les fondations nouvelles, mais ils n’en conservent pas moins la faveur des fidèles qui les invoquent traditionnellement en une démarche surtout intéressée. Ces saints ont surtout la faveur du petit peuple ; les élites dévotes ne sont pas pour autant indifférentes à leur égard.

Les grandes manifestations de la dévotion tridentine

A côté des dévotions privées très réelles mais difficiles à saisir, prédominant, dans le cadre d’un catholicisme triomphaliste et extériorisé, les grandes manifestations rassemblant l’ensemble du peuple de Dieu : processions jalonnant le calendrier liturgique, exceptionnelles fêtes de canonisation, jubilés et pèlerinages.

L'époque tridentine a pu être définie comme une civilisation de la procession. Ces processions, qui sont désormais bien connues, passionnent les historiens et les ethno-historiens. Le phénomène atteint à Bordeaux une telle ampleur que l'archevêque juge indispensable de l'encadrer, de le codifier dans le *Processionnal du diocèse de Bordeaux*⁸. La diversité est si grande, que cette multitude de processions est difficile à classer. Tout au plus, peut-on distinguer les grandes processions du cycle liturgique avec l'apogée de la Fête-Dieu, des processions extraordinaires, pour implorer la miséricorde divine, pour remercier la Providence, pour la translation de reliques...

La procesion est remarquablement réglée par la tradition, par les liturgistes, par l'ordinaire. Les mots d'ordre de ce dernier sont ordre et décence. La procession n'est ni cohue, ni juxtaposition de solitudes. Le *Processionnal* du diocèse de Bordeaux recommande de marcher deux par deux, ce qui facilite le passage dans les goulots d'étranglements des petites rues médiévales, car ces dernières ne sont pas écartées par principe. Dans le défilé solennel, les hiérarchies religieuses, les structures sociales de la ville sont rendues lisibles. Le trajet est réfléchi, signifiant, difficile à modifier, car il correspond à une topographie du sacré, à un ancrage à des monuments signifiants. Tel est le cas pour la plus célèbre, celle du chapitre cathédral Saint-André, lors de la Fête-Dieu. Pour l'essentiel, elle tourne autour de la ville du XIII^e siècle, c'est-à-dire le vieux castrum romain, agrandi du faubourg Saint-Eloi. Cette circumambulation au caractère archaïsant valorise une géographie ancienne et protège une communauté autrefois à l'abri de murailles disparues, dont le souvenir se maintient dans la dénomination des "fossés" comblés (par exemple fossés du Chapeau Rouge). C'est un passé rassurant, sécurisant, qui n'est plus en rapport avec la ville très étendue du XVIII^e siècle. Le trajet se polarise sur des lieux chargés de sacralité (cathédrale, couvent de la Visitation...), sans négliger pour autant les bâtiments civils, comme la Place Royale, le palais de l'Ombrière, siège du parlement, l'hôtel de ville ou la grosse cloche. Avec Jean Delumeau, on peut donc dire que les processions créent bien "un temps et un espace de sécurité".

Nous retrouvons le phénomène de la procession lors des grandes fêtes de canonisation. En l'occurrence, l'initiative vient de Rome, mais avec le relais de l'autorité épiscopale. La gloire du nouveau saint rejaillissant sur sa propre maison, ce sont généralement les communautés religieuses qui organisent ce type de fêtes. A Bordeaux, le sommet est atteint le 25 juillet 1622, pour glorifier saint Ignace et saint François Xavier. La mise en scène des jésuites, aussi symbolique que somptueuse, atteint un niveau qui ne sera jamais égalé, même pour un saint français. C'est l'apogée de la théâtralité baroque, mise au service de la religion. Le récit qu'en ont fait les bons pères dans une relation publiée à Bordeaux, chez Millanges, est un texte magnifique, dont notre époque peut difficilement déchiffrer toute la subtilité dans le langage des formes, des couleurs, des équivalences⁹. Toute procession d'Ancien Régime a une finalité didactique, et à Bordeaux, la perfection en ce domaine est atteinte par les jésuites, orfèvres en la matière.

Au même titre que les fêtes de canonisation, les jubilé introduisent une certaine diversité dans le rythme des dévotions. A l'époque classique existent deux sortes de jubi-

⁸ *Processionnal du diocèse de Bordeaux*, publié par l'autorité de Mgr Armand Bazin de Bezons, archevêque de Bordeaux... Bordeaux, N. de La Court, 1708.

⁹ *Solennité de la Canonization de Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus et de Saint François Xavier de la mesme compagnie, faite à Bourdeaux*, Bordeaux, Millanges, 1622 (Bibliothèque municipale de Bordeaux, H 16 793/2)

lés : les jubilés ordinaires ou de l'année sainte et les jubilés *ad instar*, plus circonstanciels, moins solennels et plus courts. A partir du XVII^e siècle, le jubilé peut se gagner dans le diocèse, sans se déplacer à Rome. L'archevêque recommande une préparation didactique "au saint temps du jubilé", temps fort de prières, de contrition, de confession générale. Toutes les obligations jubilaires conduisent à l'indulgence plénière dont le caractère exceptionnel et sécurisant doit être souligné. Grâce aux stations, c'est un peu de l'esprit romain qui subsiste dans le jubilé bordelais. La déambulation d'église en église est une sorte de pèlerinage, qui se veut la réplique de celui qui s'effectue à Rome lors de l'année sainte aux quatre grandes basiliques. A Bordeaux, l'archevêque choisit des sanctuaires divers, marqués par l'écriteau "Station pour le jubilé" : églises, chapelles conventuelles, hôpitaux... Il y a une sorte de rotation des sanctuaires, mais certains reviennent plus souvent : hôpital Saint-André, chapelle des jésuites, collégiale Saint-Seurin, outre la cathédrale toujours obligatoire. Ainsi, canonisations et jubilés renforcent le sentiment unitaire de l'Eglise autour du siège de Pierre.

A l'origine, le jubilé romain était un pèlerinage. Or, après la remise en cause au XVI^e siècle des pèlerinages, ces derniers renaissent de plus belle au siècle suivant. Le pèlerinage, voyage spirituel à un lieu consacré, est à la fois acte de pénitence et de dévotion. Dans un contexte violemment anti-protestant, le jésuite bordelais Richeome écrit sa *Défense des pèlerinages*¹⁰ et le cardinal de Sourdis redonne une nouvelle vie à celui de Verdélais. Bien connu des historiens grâce aux guides écrits par deux pères célestins, le P. Salé¹¹ et le P. Proust¹², Verdélais, situé à proximité de Saint-Macaire, devient le pèlerinage attitré des Bordelais, qui y affluent pour supplier la Vierge ou lui rendre grâce. Il semble que Verdélais bénéficie d'une mystérieuse topographie de la grâce, dans son union avec les Bordelais.

Nous avons particulièrement mis l'accent sur la prise de possession de l'espace ; celle du temps n'est pas moindre. Le calendrier liturgique déjà évoqué est lourdement chargé. A Bordeaux, les services religieux sont si nombreux que le liturgiste Gérard Grymaud a pu parler au début du XVII^e siècle de "prolixité des offices". Outre la Louange perpétuelle assurée par les deux chapitres, par l'abbaye de Sainte-Croix et par les communautés contemplatives, les offices sont innombrables : messes, saluts, bénédictions du Saint Sacrement, litanies de la Vierge... Jusqu'à la Révolution, les libraires bordelais proposent aux dévots des plaquettes pratiques, appelées *Etrennes ecclésiastiques de dévotion* ou *Almanachs spirituels*. Ainsi, l'Almanach de 1789 annonce 337 sermons extraordinaires et 1762 bénédictions ! Jusqu'en 1790, Bordeaux est animée d'une intense activité culturelle. L'énorme charge des messes de fondation, accumulée au cours des siècles, contribue à transformer les sanctuaires en ruches bourdonnantes. Rien que pour 1788-1789, la collégiale Saint-Seurin doit faire dire 1 188 messes pour les morts et 2 867 messes pour les vivants, soit un total de plus de 4 000 messes.

10 Richeome, le P. Louis, *Défense des pèlerinages...* Paris, Sonnius, 1605, 37 p.

11 Salé, Le P. Claude, *Le sacré désert de Verdélais, lieu fleurissant en miracles, que Dieu y fait par les puissantes intercessions de sa divine mère*, Bordeaux, G. de La Court, 1674, 265 p.

12 Proust, le P. Claude, *La guide des pèlerins de Notre-Dame de Verdélays*, Bordeaux, N. et J. de La Court, 1724, 2 t.

L'activité dévotionnelle de Bordeaux ne se limite pas à son territoire urbain ; dans le diocèse composé d'environ 390 paroisses, la ville exerce une écrasante domination sur le plat pays. Avec le gouvernement très centralisé mis en place par François de Sourdis, les fonctions de capitale religieuse sont pleinement affirmées, le relais étant assuré par les petites villes comme Libourne ou par les bourgs. Grâce aux visites pastorales et aux vicaires forains¹³, l'archevêque contrôle totalement les dévotions du plat pays, souvent entachées de superstition. Les "images", c'est-à-dire les tableaux et les statues, sont méticuleusement contrôlées au nom de la décence. Les "authentiques" des reliques sont minutieusement vérifiées ; toutes les reliques douteuses, strictement interdites d'exposition, sont chassées des autels et sont reléguées à la sacritie, dans un avenir incertain. Les dernières "vérines"¹⁴, passages prophylactiques et guérisseurs des église de campagne, sont murées sous Champion de Cicé (1782-1790). En revanche, toutes les dévotions tridentines spiritualisées (Saint Sacrement, Sacré-Coeur, Rosaire...) sont l'objet d'une diffusion méthodique. Dans une moindre mesure, ce rôle directeur apparaît aussi dans une Aquitaine où le niveau urbain est assez faible, Agen n'ayant que 8 000 habitants et Bayonne culminant à 10 000¹⁵.

En conclusion, durant les deux derniers siècles de l'Ancien Régime, Bordeaux apparaît bien comme une métropole des dévotions, assumant un rôle à la fois directeur et pionnier.

13 Sur le modèle milanais de saint Charles Borromée, le vicaire forain est un curé rural jouissant de la confiance de l'archevêque. Il est nommé pour un an et contrôle une dizaine ou une vingtaine de paroisses. Tous les mois, il réunit ses confrères dans le cadre des congrégations foraines.

14 Vérines ou veyrines. Il s'agit de trous étroits, souvent situés derrière l'autel, par lesquels on faisait passer les malades.

15 Pontet-Fourmigué, Josette, *Bayonne, un destin de ville moyenne à l'époque moderne*, Biarritz, J.D. Editions, 1999; 710 p.